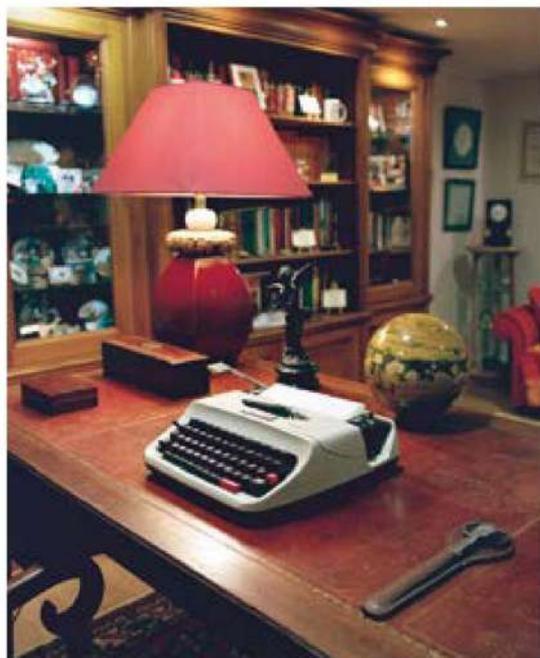


Le chapitre méconnu de “La Planète des singes”.

PIERRE BOULLE EST CÉLÈBRE POUR SES BEST-SELLERS “LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ” ET “LA PLANÈTE DES SINGES”, DONT UNE NOUVELLE ADAPTATION AU CINÉMA EST PRÉVUE POUR 2024. DES RÉCITS INSPIRÉS DE SA VIE D’AGENT EN ASIE AU SERVICE DE LA FRANCE LIBRE ENTRE 1941 ET 1945. UNE EXPÉRIENCE QUI L’A CONFRONTÉ À L’ABSURDITÉ DE LA GUERRE ET DES COMPORTEMENTS HUMAINS.

Texte Benoît HOPQUIN – Photos Théophile TROSSAT



Le bureau du romancier dans le sous-sol de la maison de Jean Lorient Boule, où il a aménagé un mini-musée.

TOUJOURS SE MÉFIER DES MÉMOIRES D’UN ROMANCIER.

Surtout quand celui-ci a poussé l’affabulation, la galéjade, il y a soixante ans tout rond, en 1963, jusqu’à imaginer une planète où des singes dotés d’une intelligence supérieure domineraient des êtres humains réduits à l’état simiesque. Une incongruité, une hérésie qui a toujours l’heur de plaire aux *Homo sapiens* modernes, de provoquer chez nos contemporains un égal frisson dans l’échine, comme le prouve la sortie, annoncée en mai 2024, d’une nouvelle adaptation américaine au cinéma. Ce ne sera jamais que la dixième avec presque chaque fois des records d’entrées. *Le Royaume de la planète des singes*, produit par les studios 20th Century, rachetés par Disney à Fox, est cette fois réalisé par l’Américain Wes Ball. Un maître des effets spéciaux et donc un spécialiste des faux-semblants, des trompe-l’œil. Comme l’était le romancier dont il s’inspire : Pierre Boule, auteur français parmi les plus lus et les plus traduits au monde, mais aussi homme secret dont la vie reste méconnue.

Prudence, donc, avec cet esprit imaginaire jusqu’à l’ébullition. Circonspection quand ledit Pierre Boule (1912-1994) raconte par exemple ce que furent sa guerre en Indochine et son rôle dans la saga de la France libre. D’autant qu’il a honnêtement prévenu sur la licence avec les faits qu’il s’est toujours accordée, au moins dans son œuvre. « *Quand il le faut, la vérité historique doit s’incliner devant l’anecdote* », assure-t-il, les yeux dans les yeux de Jacques Chancel, lors d’un « Radioscopie », le 14 mars 1972. De sa voix de velours, propice aux confidences, l’intervieweur questionne l’auteur sur la part de souvenirs personnels dans son autre immense succès, *Le Pont de la rivière Kwaï*, paru en 1952 et adapté au cinéma en 1957. Relancé sur le même sujet par le même interlocuteur, le 21 février 1978, Pierre Boule

niait obstinément s’être inspiré de son expérience militaire en Asie. « *Cela me met en rage quand des gens me disent : “C’est une anecdote que vous avez vécue.”* » Mais son livre de souvenirs de la période, publié en 1966, chez Julliard, comme la plupart de ses œuvres, s’appelle *Aux sources de la rivière Kwaï*. Il y écrit a contrario que son passé indochinois « *contient à l’état diffus tous les matériaux, toute la substance spirituelle* » de ses romans.

Alors, quelle part ressort de l’invention et quelle autre de son parcours entre 1939 et 1945 aux confins de l’Empire, traumatisme au sortir duquel il s’est lancé dans une carrière d’écrivain ? Même l’idée de *La Planète des singes* s’inspire de cette drôle de guerre et où il a littéralement été mis en cage. Ce livre est né « *de l’observation des singes et aussi de l’observation des hommes* », dit-il, en février 1963, à Pierre Desgraupes, dans l’émission télévisée « *Lecture pour tous* ». Il leur reproche, à ses étranges bipèdes, d’être mus parfois par « *un comportement animal où l’intelligence n’a aucune part* ». « *Mes héros ne sont pas libres et agissent souvent par réflexe conditionné* », ajoute-t-il. Ce constat, qui forme la matrice de ses quarante-deux livres, romans ou recueils de nouvelles, Pierre Boule le puise bien dans l’intermède absurde, inepte à bien des égards, qu’il a vécu en Extrême-Orient.

Où est le vrai, où est le faux chez ce romancier ? Pour le savoir, une seule adresse : le service historique de la défense, à Vincennes, dans le Val-de-Marne. Dans ce centre d’archives, deux dossiers défraîchis portent le nom de Pierre Boule, lieutenant fait capitaine de réserve en quittant l’armée. Les faits sont là, dans des rapports d’époque de ses supérieurs, sur un papier pelure qui menace de s’effriter entre les doigts. Des dates, des télégrammes, des attestations d’autres combattants, des certificats de bons et loyaux services délivrés par sa hiérarchie. Les preuves sont là, en style 000

Un portrait de Pierre Boule,
réalisé par le peintre Xavier
Pesma, avec en arrière-fond
une représentation
du pont de la rivière Kwai.
Une œuvre située au
domicile de Jean Lorient
Boule, époux de la nièce
de l'auteur, Françoise,
au Bono, en Bretagne.
Le 16 mars.



∞∞ soldatesque, sec comme un coup de trique du colonel Saïto, raide comme le sens du devoir du colonel Nicholson, les anti-héros du *Pont de la rivière Kwaï*. Ces feuilles jaunies, déliquescentes, sont semées de citations pour actes de bravoure, appendices justifiant ses multiples médailles militaires : croix de guerre, médaille de la résistance française, médaille des évadés, War medal britannique... Cette impressionnante batterie de cuisine est accrochée dans un cadre au sous-sol d'une maison du Bono, dans le golfe du Morbihan. La demeure est la propriété de Jean Lorient Boule, veuf de Françoise (qui préférerait se faire appeler Caroline) Perrusset Boule. La nièce et héritière du romancier célibataire est décédée brutalement à 59 ans, en janvier 2011. « *Il testait parfois ses idées auprès d'elle* », assure Jean Lorient Boule. Une tendre photo montre Caroline enfant, écoutant attentivement, ses menottes tenant son menton, ce que lui raconte Pierre Boule

penché sur elle. Sur une page de garde de *La Planète des singes*, dans une dédicace affectueuse à celle qu'il considérait comme sa fille, datée du 10 février 1963, Pierre Boule se décrit comme « *Ton vieux singe d'oncle* ».

À 82 ans, Jean Lorient Boule est l'incartable légataire de la mémoire d'un homme qu'il a longtemps fréquenté aux côtés de son épouse. Il a improvisé chez lui un petit musée où trône le bureau du romancier, sa machine à écrire, l'œuvre intégrale, une maquette du pont de la rivière Kwaï, le 45-tours original de la célèbre musique sifflée dans le film et mille autres souvenirs. Il a également conservé des manuscrits et des premières épreuves tapées par la sœur de Pierre, Madeleine Perrusset, et amendées par l'auteur. Manque l'Oscar que Pierre Boule a obtenu d'Hollywood en 1958 comme scénariste du *Pont de la rivière Kwaï*. Il est sagement enfermé ailleurs, dans un coffre-fort. Pendant des années, le récipiendaire s'en est servi comme

presse-papiers et comme haltère dans ses exercices matutinaux de gymnastique. Tout Pierre Boule, en son ironie mordante.

Jean Lorient Boule conserve aussi quelques documents militaires. Notamment un long rapport rédigé à la Libération par Pierre Boule, texte factuel, mais où pointe le futur écrivain dans son jugement amusé et contrit des hommes. Le conservateur a également gardé la transcription d'un entretien-fleuve que l'auteur a accordé à Claude Villers, diffusé en épisodes sur France Inter entre le 3 décembre 1979 et le 11 janvier 1980. Il y narre en long, toujours avec détachement et autodérision, ses faits d'armes. Cette somme d'informations concordantes permet de retracer assez justement le parcours de l'auteur durant cette période.

À la déclaration de guerre, en septembre 1939, Pierre Boule est employé depuis 1936 sur une plantation d'hévéas, en Malaisie. Originaire d'Avignon, il a fait des études d'ingénieur à l'École supérieure d'électricité (Supélec), à Paris. Diplôme en poche, il a travaillé à Valenciennes puis à Clermont-Ferrand, s'est morfondu dans ces deux places. « *Je rêvais d'un ailleurs* », confie-t-il. L'aventure, il croit la dénicher en signant un contrat pour travailler dans une plantation d'hévéas, à Sungei Tinggi dans l'arrière-pays malaisien. Mais il ne trouve là encore qu'ennui, entre un quotidien fastidieux consistant à « *se promener et faire travailler les autres* » et des beuveries périodiques à Kuala Lumpur. « *Nous étions d'affreux colonialistes, mais cela m'a passé* », avoue-t-il à Claude Villers. Mobilisé en 1939, Pierre Boule se rend en Indochine, où la désorganisation militaire n'a rien à envier à ce qu'elle est en métropole. Il raconte des mois de désœuvrement jusqu'à l'annonce de la défaite française. L'appel du général de Gaulle, lancé le 18 juin 1940, arrive en écho assourdi et tardif en Indochine, mais Pierre Boule tergiverse. « *Je barguignais* », résume-t-il, regrettant de n'avoir pas émargé à cette poignée de volontaires qui choisirent d'emblée leur camp. Il est envoyé par le nouveau gouverneur nommé par Vichy, l'amiral Jean Decoux, faire le coup de feu au Laos contre les soldats du Royaume de Siam. Puis il est démobilisé en

avril 1941 à Saïgon (actuelle Ho Chi Minh-Ville), où il attend trois mois un visa pour repartir en Malaisie dans « *une pénible atmosphère de résignation et de défaitisme* ».

Pierre Boule signe finalement en août 1941 à Singapour un engagement dans la France libre, sous l'autorité de François Girot de Langlade, un planteur expatrié comme lui en Malaisie. Il suit une formation en pleine jungle, dans un centre d'entraînement de l'Intelligence Service britannique, appelé Force 136 (qui deviendra la force 316 dans *Le Pont de la rivière Kwaï*). Il y apprend le maniement des explosifs et la manière d'égorger une sentinelle. « *Promu professeur des sabotages, je serai chargé d'instruire un certain nombre de jeunes gens bien-pensants dans l'art de la destruction* ». Pierre Boule tente une première fois de rallier l'Indochine clandestinement, en bateau, ses bagages chargés d'explosifs, de plans d'infrastructures à détruire et de contacts de résistants, mais il doit faire demi-tour pour ne pas tomber aux mains des Japonais qui imposent un blocus du territoire français.

APRÈS l'attaque de Pearl Harbor, en décembre 1941, les troupes impériales envahissent les possessions britanniques. La mission de la France libre est alors démenagée dans l'ouest de la Chine, à Kunming, encore sous le contrôle de l'armée républicaine de Tchang Kai-chek, homme fort et futur président chinois. Pierre Boule rejoint à bord d'un vieux coucou Rangoun, dans une Birmanie déjà sous la menace de l'avancée japonaise. À bord d'une Buick, « *voiture qui ne serait pas déplacée sur la Riviera* », il emprunte les mauvaises pistes qui traversent la jungle birmane, paysages fascinants qui alimenteront plus tard les descriptions du romancier. Puis il franchit la frontière chinoise avec un faux passeport britannique au nom de PJ Rule, originaire de l'île Maurice. Pierre Boule ne se fait guère d'illusion sur sa couverture, en raison de son accent anglais « *qui le situe natif du Vaucluse* ».

Kunming est un véritable nid d'espions où le consul vichyste côtoie les représentants de la France libre. Pierre Boule ronge son frein, de réceptions en banquets, enrage de

Madeline Perrusset, la sœur de Pierre Boule, a dactylographié les premiers manuscrits de l'auteur.



son inutilité. Enfin, en avril 1942, il est missionné en Indochine, sous une nouvelle fausse identité, Routin, toujours afin d'organiser des coups de main pour le compte de la France libre. En camion d'abord, puis à dos de cheval et de mulet, il traverse plaines et montagnes jusqu'à la frontière. Il est attaqué une nuit par des rats, cauchemar qui inspirera une scène du *Bourreau* (1954). Puis il assemble un radeau en bambou et commence à descendre de nuit la rivière Nam Na, qui rejoint la rivière Noire puis le fleuve Rouge, cours d'eaux qui doivent le porter jusqu'à Hanoï. Il manque plusieurs fois de périr dans les rapides et les tourbillons. « *Je n'ai plus qu'une volonté : rester cramponné, incrusté à mon radeau.* » Après cinq nuits de navigation intrépide mais peu fructueuse, en sang, épuisé par les efforts, le paludisme et la dysenterie, il est repéré par des paysans thaïs qui le retiennent contre son gré. Il est ensuite confié à un lieutenant, nommé Peyre, bien embarrassé par cet intrus. Pierre Boule est emmené sous escorte dans la ville la plus proche, Lai Châu. Bien que prisonnier de fait, il est convié à un mariage... Arrive le commandant français de la place que l'écrivain ne nomme pas dans ses souvenirs mais que les documents militaires présentent comme un certain Fourmarchat. Pierre Boule est rassuré : l'homme est présenté par les espions gaullistes comme un sympathisant. Il s'ouvre donc de sa véritable identité. C'est la douche froide. Le commandant l'invite à prendre l'apéritif, lui offre six paquets de cigarettes, puis lui signifie son arrestation. « *Je suis et resterai toujours fidèle au Maréchal, lui dit-il. Je considère les Français libres comme des égarés, qui agissent contre les intérêts de la patrie.* » Comment ne pas songer à l'attitude

corsetée du colonel Nicholson, poussant le sens du devoir jusqu'à la déraison ? Pierre Boule est transféré sous solide escorte à Hanoï. Mais, lors d'une escale à So'n La, il est reçu avec les honneurs par les autorités coloniales et dort à nouveau dans les draps blancs d'un bel hôtel. Un repas d'adieu est même organisé avant que le prisonnier soit remis à des émissaires vichystes venus d'Hanoï. « *Que penser de ceux qui semblent me dire : Bravo ! Allez-y. Vous êtes un type épatant. Nous pensons comme vous. Mais, attention, nous allons vous conduire en prison.* » À Hanoï, Pierre Boule est interrogé pendant quinze jours et quinze nuits par un homme de la sûreté, un certain Favre, « *personnage méprisable mais intelligent* », tel qu'il le décrit dans son rapport. Le policier veut connaître ses contacts en

Indochine. Le prisonnier refuse. Il est privé de nourritures et de sommeil. Favre menace de le livrer aux Japonais, ce qui est la mort assurée, ou d'exercer des représailles contre sa mère en France. Mais, à la fin de ces séances musclées, le même homme lui glisse en aparté sa sympathie pour les Alliés...

En octobre 1942 débute une parodie de procès. Pierre Boule est sous la surveillance d'un gros gendarme qui ne cesse de lui prodiguer des conseils sur l'attitude à adopter. L'avocat, commis d'office, ne sert que de faire-valoir. Le lieutenant Peyre, convoqué comme témoin à charge, « *s'acharne à me présenter comme l'homme le mieux élevé et le plus doux de la Terre* », constate le détenu gaulliste. Le commandant chargé du réquisitoire se substitue peu à peu au colonel qui préside la cour martiale mais semble totalement dépassé par la procédure. C'est même l'accusateur public qui lira la sentence : Pierre Boule est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il est tenu au secret pendant près d'un mois dans une cellule exigüe de la prison d'Hanoï, dont le confort se résume à un bat-flanc de béton muni d'une barre de justice, sorte de carcan enserrant les pieds des détenus en position allongée, bien à même de dompter les récalcitrants. Le régime s'étant adouci, il va

ensuite partager sa cellule avec d'autres prisonniers gaullistes. Il fait ainsi la connaissance du docteur Georges Béchamp, qui décèdera des suites des mauvais traitements, et d'autres membres des Forces françaises libres (FFL).

En juin 1943, Pierre Boule et les autres prisonniers sont transférés à la prison de Saïgon. « *Le confort alla s'accroissant, à mesure que s'amplifiaient les succès des Alliés* », ironise l'écrivain. Après le débarquement du 6 juin 1944, des boîtes de cigares et des bouteilles d'alcool sont offertes par des officiers et même par des geôliers. « *Attendrissante époque, où le directeur de la prison étudia sérieusement la possibilité de nous amener des prostituées à l'intérieur de la prison pour nous distraire !* », relate Pierre Boule. Voilà encore de quoi nourrir son sens de l'absurde.

Entre octobre 1944, alors que le gouvernement provisoire s'est déjà installé dans Paris libérée, en Indochine, les Vichystes sont toujours en poste et ne savent que faire pour s'exonérer de leur passé. Pierre Boule et d'autres prisonniers FFL sont transférés vers le Laos. Ils voyagent en train, sans menottes, sont accueillis à Hué par le représentant vichyste qui les convie à un banquet, puis les mène à l'hôtel, nantis chacun d'une bouteille de champagne. Les sbires censés les surveiller ne cessent



La prison d'Hanoï où Pierre Boule fut détenu plusieurs mois entre 1942 et 1943.

En décembre 1941, Pierre Boule franchit la frontière chinoise avec un faux passeport britannique au nom de PJ Rule, originaire de l'île Maurice. Il ne se fait guère d'illusion sur sa couverture, en raison de son accent anglais « *qui le situe natif du Vaucluse* ».

∞∞ de leur envoyer des clins d'œil complices. C'est dire si l'évasion de Pierre Boule et de ses acolytes n'est qu'une formalité : « *Tout le monde était dans le coup sauf, je crois, le gouverneur général d'Indochine.* »

Une sorte de point d'orgue est atteint dans la satire ubuesque que furent ces années de captivité. Le futur romancier est un peu Cornélius, le chimpanzé scientifique posant un regard intrigué sur le comportement des hommes. Il résume ainsi son état d'esprit : « *En vérité, le drame et la comédie sont si bien mêlés dans cette aventure [en Indochine] que je ne sais plus comment réagir.* » Dans un rapport de novembre 1944, il se montre plus sarcastique et amer. « *Je suis absolument convaincu que, si demain les Forces alliées subissaient des revers, l'on verrait (...) les officiers supérieurs et hauts fonctionnaires se précipiter en foule au gala franco-japonais (...) et les nouveaux convertis remettre en place les portraits et sentences du Maréchal qu'ils font en ce moment disparaître discrètement des édifices.* »

Après son « évasion », Pierre Boule retrouve la mission de la France libre à Calcutta, en Inde. Bien qu'affaibli

par sa longue captivité, il reprend la lutte au sein des services de renseignement. Les hostilités sont loin d'être achevées avec le Japon, qui ne capitulera qu'après les attaques nucléaires contre Hiroshima et Nagasaki, en août 1945. Le pire couve encore en Indochine. En mars 1945, l'armée nipponne fait main basse sur le territoire, arrête les autorités coloniales, massacre ceux qui résistent. La répression fera trois mille morts.

PIERRE Boule rentre enfin en Europe. Il est démobilisé à Paris à l'été 1945. Il repart en 1946 sur une plantation de Malaisie. Il y retrouve ses amis britanniques, dont certains ont été faits prisonniers et ont connu les camps japonais. Pierre Boule renoue avec le spleen, la beuverie et la mauvaise conscience d'exploiter les coolies, terme péjoratif désignant les travailleurs agricoles asiatiques. Au sortir de la guerre, « *j'étais devenu incapable d'exercer un métier rationnel* », assure-t-il. En Indochine, il a commencé à gribouiller en prison des petites nouvelles qui seront reprises plus tard dans les *Contes de l'absurde*,

publiés en 1953. Il décide en 1949 de faire de l'écriture son gagne-pain. Il démissionne, revient en France, loue une chambre d'hôtel minable à Paris. « *Cette folle décision [de devenir romancier] m'apparaît aujourd'hui comme la digne conclusion d'une série d'aventures saugrenues.* »

Les débuts littéraires sont pénibles. « *J'ai connu la misère la plus noire non pas à 20 ans mais à 40* », se souvient-il. Sa première prose publiée le sera dans... *Le Monde*, le 28 septembre 1949. Une lettre refusant les Mémoires du gouverneur d'Indochine, l'amiral Decoux, plaider pro domo sur son attitude pendant la guerre. Pierre Boule conteste sur un ton déjà grinçant l'attitude de Jean Decoux, rappelle la mort cruelle, par manque de soins, du docteur Béchamp. Il ironise à nouveau sur la volte-face des autorités après le débarquement du 6 juin 1944 « *par un tour de passe-passe que seul un amiral-gouverneur peut expliquer.* »

« *Pierre Boule est ressorti de la guerre poursuivi par l'idée que la question du bien et du mal n'était pas si tranchée* », analyse Jean Lorient Boule. Ce que confirme l'intéressé : « *La relativité du bien et du mal a toujours été le fil conducteur de mes romans* », affirme-t-il à Jacques Chancel. Lors de la sortie du *Bon Léviathan*, en 1978, où il écorne les défenseurs de l'environnement, il enfonce le clou : « *Ce n'est pas une attaque contre les écologistes mais une attaque contre ceux qui sont incapables de concevoir une certaine ambiguïté du bien et du mal.* » De ses années de guerre, il ressort avec l'idée que « *l'absurde est une forme de logique* », idée-force qui irriguera toute son œuvre et notamment *Le Pont de la rivière Kwaï*. Il est plus que probable que l'attitude des autorités à son égard forgea la trame du futur personnage du colonel Nicholson, « *ce colonel vertueux qui finit par se conduire comme un abominable traître.* »

Le succès de ce roman, renforcé par l'adaptation cinématographique qui lui permet d'en vendre près de six millions d'exemplaires, le sort de la mouise. Il déménage rue Duret, dans le 16^e arrondissement, s'installe dans l'appartement de sa sœur Madeleine, devenue veuve. Il y habitait toujours quand Jean Lorient Boule est entré dans la famille. L'ayant droit du romancier et président de l'Association des

amis de l'œuvre de Pierre Boule le décrit comme « *un méditatif, un solitaire, un ermite qui vivait de peu, un moine entré en littérature* », loin de l'aventurier qu'il fut. Il égrène ses journées d'ascète : lever à 6 heures, gymnastique, petit déjeuner avec la lecture de la presse qu'il est allé chercher au kiosque du coin, à la recherche angoissée d'un point de départ pour un roman. Travail, déjeuner, sieste, promenade ou jogging ou escrime, travail, diner, télévision avec un verre de whisky ou d'alcool chinois. Week-end dans sa maison de campagne, dans le Loiret, puis dans l'Yonne, à chasser en prenant soin de ne jamais tirer un coup de fusil. « *Seuls ses amis d'Indochine avaient droit de cité chez lui* », assure le témoin. « *J'ai gardé mes amis d'autrefois* », confirmait le romancier. Avec eux, il partage soirées et libations.

Le grand timide fuit les cercles intellectuels parisiens qui le rendent bien : il n'a jamais eu le moindre prix littéraire. Dans ses apparitions à la télévision, il se montre emprunté, aux antipodes d'un Jean d'Ormesson, roi des plateaux dont il fera, sans le publier, un pastiche grinçant – et peut-être jaloux. Pierre Boule s'est éteint en 1994 d'un cancer des voies digestives. L'urne funéraire a été déplacée du cimetière du Père-Lachaise, à Paris, à celui d'Avignon, sa ville natale.

Ses papiers militaires, les échanges de courrier avec l'administration, montrent la difficulté qu'il a eue à faire régler ses arriérés de soldes, notamment liés à sa longue captivité. Il ne se débrouillera guère mieux avec les producteurs américains. Ses droits lui assureront tout juste une vie confortable. Pierre Favre, cinéphilie et admirateur de Pierre Boule, a recensé pas moins de vingt-trois adaptations de ses œuvres. Après un passage à vide et même une période d'oubli, l'écrivain attire à nouveau les producteurs. Deux autres romans font actuellement l'objet de projets de scénario, *Le Bourreau* et *La Baleine des Malouines* (1983). Pourquoi ce regain d'intérêt ? « *Comment tombe une pièce : côté pile, côté face ?* » interroge Pierre Favre. *Ou sur la tranche, au point de bascule, comme l'affectionnait le romancier.* » À croire que, aujourd'hui, l'absurde que Pierre Boule côtoya en Indochine et cultiva dans son œuvre revient au goût du temps. (M)

Dans la cave de la maison de Jean Lorient Boule, des DVD des différentes adaptations de *La Planète des singes*, ainsi que des éditions originales des romans de Pierre Boule.

